

JOURNAL

HEBDOMADAIRE DE LA DIETE

PAR M^r: DE V

N^{ro}: VIII.

F E V R I E R 1790.

Dimanche 21.

LLE travail de la semaine ayant roulé sur la coéquation des impôts entre les provinces, sembloit dans la séance du vendredi, devoir se terminer par le projet d'une députation à l'effet d'examiner & de décider sur la partie contentieuse de ce vaste département, mais l'on n'est point encore d'accord sur les pouvoirs à conférer à ce nouveau comité. Nous n'en dirons pas d'avantage sur les débats de la semaine, notre intention étant de placer dans ce numéro une lettre qui nous a été adressée, & qui nous a parue ne pas être tout à fait dénuée d'intérêt.

Monsieur.

Régardant votre écrit périodique comme une espèce d'histoire de notre révolution, &

(4)

l'histoire des révolutions actuelles paroissant devoir être toute composée de la succession rapide de ces opinions si générales & si momentanées, dont les resultats sont si inattendus, j'ai cru pouvoir vous adresser quelques réflexions, sur la crise que les esprits viennent d'éprouver ici, & que de bons observateurs ont regardé comme salutaire & décisive de notre régénération.

La réforme projective du gouvernement avoit été confiée à un comité, composé d'hommes d'une prudence consommée, qui avoient le bon esprit de chercher non le mieux possible, mais le mieux proposable. Ils désiroient le bien général, & vouloient en même temps se conformer à la volonté générale, conformité sans laquelle il n'y a point de bien à espérer. Après un travail assidu de près de trois mois, les principes de leur nouvelle constitution furent présentés aux Etats; ils furent foiblement combattus le premier jour, reçus à l'unanimité le lendemain: mais avant que de pousser plus loin le récit des faits, je crois devoir avertir que je l'interromprai partout où je croirai que quelque terme encore mal défini, pourroit empêcher que l'on ne vit clairement les effets & les causes: & tel seroit par exemple le mot d'unanimité qui, dans un lieu de délibération, ne doit jamais s'entendre d'une

entière uniformité de sentimens; car si une semblable uniformité pouvoit exister, il n'y auroit plus de délibérations; ainsi, par unanimité l'on doit entendre une majorité assez grande, pour ne laisser aucun doute sur l'issue d'un *Turnus*; car alors il arrive que l'opposant aime mieux se ranger à l'opinion contraire, que de s'exposer à ne voir que cinq ou six membres se ranger à la sienne, or telle étoit précisément la minorité des adversaires du nouveau gouvernement. Un Arithméticien auroit pu au moyen d'une simple règle de trois, trouver un quatrième terme qui lui eut donné l'opinion de la nation entière. Mais on se flatte toujours, & les opposants rejettent les observations qu'auroient du leur fournir la séance du 22. Décembre, quoique le thermomètre y eut fait voir leurs partisans refroidis à plusieurs degrés au dessous de la congélation, tandis qu'il montroit beaucoup de chaleur de l'autre côté. Les opposants, comme je l'ai déjà dit, se flattent encore, & attendoient tout autre chose de la nation entière. Cette nation alloit se rassembler pour l'élection des commissaires provinciaux. Le pouvoir souverain, alloit s'y montrer sous la forme imposante d'une multitude de gentilshommes armés, dont la partie non possessionnée alloit être dans le nouveau gouvernement privée du droit d'élection. Le moment parut fa-

vorable pour en combattre les principes, on se permit même d'en présupposer au comité sur des questions dans lesquelles il ne s'étoit pas expliqué. La minorité crut triompher en s'emparant des articles de l'Eligibilité de la couronne, & de la liberté des paysans. Les écrits incendiaires furent répandus dans les provinces, que l'on croyoit encore remplies des matières combustibles appelées *ignorance, vieux préjugés, esprit de parti*: Mais les provinces étoient dès longtemps préservées de tout embrasement par une salutaire inondation qui avoit sa source dans la liberté de la presse. Dès le commencement de la diète, une suite nombreuse & ininterrompue d'écrits polémiques, avoit éclairé la nation sur les intentions & les lumières de chacun des membres des Etats; & il en étoit résulté une confiance entière dans la majorité. Cependant ses partisans profitoient de la limite de la diète, pour passer leur semestre dans leurs provinces respectives; ils retournoient à leurs commettants pleins d'une modeste défiance, parce qu'avec le sentiment du bien qu'ils avoient fait, ils avoient encore celui du mieux qu'on eut pu faire: mais leurs concitoyens daigneroient récompenser la pureté de leurs intentions, par les témoignages les plus flatteurs de leur reconnoissance: pourtant tout cela n'étoit point encore l'opinon des commettants rassemblés, & la capitale attendoit

l'issue des diétines avec une curiosité mêlée de crainte. Quelle donc ne dut point être la joie de tous les gens de bien, lors que les nouvelles les plus satisfaisantes leur furent apportées de toutes parts. Non seulement tous les arrêtés de la diète avoient été approuvés, mais même en plusieurs endroits l'on avoit touché les questions délicates mentionnées cidessus. Je finirois ici s'il ne s'agissoit que de montrer, ou plutôt de faire entrevoir les symptômes de la crise qui, comme je l'ai dit, semble assurer la régénération actuelle: mais écrivant pour les étrangers, je crois devoir dire un mot de cette liberté des paysans, que les philosophes & les juriconsultes de l'Europe semblent attendre de nous. Surquoi voici ce que nous prenons la liberté de leur représenter. La Pologne est environnée de trois puissants états, dont les souverains ont certainement voulu le bien de leurs sujets, & cependant les paysans sont serfs dans la Poméranie, la Prusse occidentale, la Bohême la Moravie, la Galicie & dans toutes les Russies. Mais me dira-t-on, il y a dans ces provinces des tribunaux qui décident entre le serf & le seigneur. A cela je réponds que dans la plus part de ces provinces, on s'est apperçut que les plaignants n'avoient pas encore assez de lumières pour savoir se plaindre; & qu'ils n'étoient mis que par le désir stupide & imprévoyant de ne point travailler du tout. Nous savons même

qu'en Galicie, l'on fut obligé de recourir aux moyens les plus violents pour en dégarnir les tribunaux. Ceci rappelle l'usage des grands mandarins chinois; ils ont à leur porte, une sorte de Timbale qui s'appelle un Lo le plaignat frappe trois coups dessus, les valets sortent, & si ce n'est pas une lettre, ils commencent par lui donner cinquante coups de rotin, après quoi le Mandarin prend place & écoute la plainte: mais le payfan Chinois quitte le Tribunal, battu, écouté, & content; au lieu que le payfan de Galicie n'obtenoit la pluspart du temps de son Capitaine de Cercle, que la première de ces trois choses.

D'ailleurs la condition de nos paysans n'est point aussi déplorable que de certains philosophes l'ont représenté, & s'il veulent s'en convaincre qu'ils se mettent en route, comme faisaient jadis les Pythagore & les Thales, & qu'ils viennent parcourir nos provinces: il verront la grande Pologne remplie de colons allemands, la Lithuanie de colons Russes dont le nombre s'augmente tous les jours, ils liront en Galicie les loix contre les émigrants: enfin ils connoiront dans chaque province des hommes particulièrement occupés du bien être ou de la liberté des paysans, tels que le chancelier Chreptowicz en Lithuanie, le Staroste Kopaniński en Grande Pologne, le Prince Stanislas Poniatowski & le général d'Artillerie Potocki en

Ukraine, un Mr. Chobzyński dans le palatinat de Lenczyc; & tant d'autres dont l'énumération feroit trop longue, & que je termine en concluant à dire.

Premièrement que tels projets qui paroissent très simples dans un article de l'encyclopédie ou dans la preface d'un économiste deviennent ensuite très compliqués dans l'exécution, & que leur perfectionnement n'est point comme la végétation spontannée des champignons, qui croissent dans une nuit, mais plutôt comme celle des plantes exotiques, qu'il faut longtemps acclimater dans nos serres.

Secondement je conclus, que s'il est dangereux de faire en Pologne des loix sur la liberté des Paysans, il est avantageux d'écrire sur cette matière: premièrement parceque les paysans ne lisent pas, & qu'ainsi ils ne risquent pas de comprendre de travers; secondement parce que les écrits multipliés font & ont toujours fait les révolutions; car par exemple, si tous les Rhéteurs & Orateurs d'Athènes n'avoient pas, pendant le cours d'un demi siècle, fini tous leurs discours par dire, que les grecs ne devoient point se battre entre eux, mais au contraire se réunir contre la Perse, Alexandre n'en n'auroit pas fait la conquête: Et si pendant vingt siècles tous les écrivains n'avoient pas vanté Alexandre, Charles douze n'auroit point entrepris la conquête de Moscou, tandis qu'il envoyoit

au Sénat de Suède, une de ses bottes pour le préfider. Forme de gouvernement qui ne se-roit plus proposable aujour d'hui, pourquo? parceque l'on a écrit.

*J'ai l'honneur d'être.
Monsieur &c. &c. &c.*

J. D.

Avertissement.

Pour rectifier la gazette de Hambourg Nro. 21. Nous annonçons au public que le livre intitulé Du péril de la balance du Nord imprimé à Londres, réimprimé ici en François, traduit et imprimé en polonois, a eu un grand débit dans cette capitale: mais que nous ignorons que cela ait donné lieu à une conference entre le grand Marechal et une Ministre étranger.